



HAL
open science

Introduction

Franck Collin, Jean Moomou, Caroline Seveno

► **To cite this version:**

Franck Collin, Jean Moomou, Caroline Seveno. Introduction. Éduquer en pays dominé (Afrique, Amérique, Europe), p. 11-17, 2018. halshs-03168855

HAL Id: halshs-03168855

<https://shs.hal.science/halshs-03168855v1>

Submitted on 14 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cet ouvrage porte sur l'état actuel de l'éducation dans certains pays ayant autrefois connu la Traite esclavagiste entre l'Afrique, les Amériques et l'Europe. Qu'en est-il aujourd'hui, bien après les abolitions et les décolonisations, de cette conscience que les peuples ont acquise d'eux-mêmes, et des changements de regards et de sociétés qu'ils en attendaient ?

On doit constater que l'empreinte laissée par les anciens dominants reste durablement inscrite et conditionne encore nombre de préjugés tenaces, de falsifications ou de malentendus. Cela se lit dans les programmes scolaires, mais tout autant dans la vie quotidienne, dont les besoins ou les désirs sont « éduqués » par un ailleurs.

L'originalité de cet ouvrage, grâce à la diversité de ses contributeurs, est d'exposer des champs très différents dans lesquels s'induisent encore insidieusement des formes de domination. La plupart des contributeurs – historiens, littéraires, anthropologues, juristes, sociologues, géographes – sont eux-mêmes des témoins directs de ce qu'ils analysent, étant souvent confrontés à ces savoirs et modes de vie qui prétendent façonner leurs identités.

Toutefois, il existe aussi des formes de résistance culturelle efficaces qui constituent des alternatives aux situations actuelles, par la lecture d'une autre histoire, la réappropriation des langues coloniales par les peuples et les littératures, ainsi que par une reconnaissance juridique, bien que sans doute trop lente.

Franck Collin, agrégé, maître de conférences de littérature antique et médiévale à l'Université des Antilles (Martinique), travaille sur les représentations du monde, les échanges interculturels et la mythopoeique comparée.

Jean Moomou, maître de conférences en histoire des mondes moderne et contemporain, à l'Université des Antilles (Guadeloupe), est l'auteur de nombreux articles et de trois ouvrages sur la question de l'esclavage et du marronnage en Guyane, notamment chez le peuple boni.

Caroline Seveno, docteure en histoire de l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, spécialiste des cartographies coloniales de l'espace caribéen, dirige l'Encyclopédie des Îles de Guadeloupe et enseigne à l'Université des Antilles (Guadeloupe).

Apprentissages

Collection dirigée par Henry Tourneux



9 782811 125783

29 €

ISBN : 978-2-8111-2578-3



KARHALA

SOUS LA DIRECTION DE
Franck Collin, Jean Moomou
et Caroline Seveno

Éduquer en pays dominé (Afrique, Amériques, Europe)

SOUS LA DIRECTION DE
Franck Collin, Jean Moomou
et Caroline Seveno

Éduquer en pays dominé

(Afrique, Amériques, Europe)



Mme Rouge - Personnel enseignant et Elèves

KARHALA

Éduquer en pays dominé (Afrique, Amériques, Europe), Franck Collin, Jean Moomou, Caroline Seveno (Dir.), Préface de Yanick Lahens, 294 p., Karthala, Paris, 2018

Introduction (p. 11-17)

Lieu de transmission des valeurs communes d'une société, moyen d'épanouissement des consciences dès le plus jeune âge, l'éducation n'a peut-être jamais été autant l'enjeu de revendications diversifiées qu'elle ne l'est aujourd'hui. À mesure que le monde se globalise, mais que se confirme, conjointement, l'émergence de pays autrefois sous l'influence des puissances coloniales, s'affirme toujours davantage, chez ces nations émancipées, le besoin d'une reconnaissance culturelle, l'aspiration à une identité propre, le désir d'une éducation adaptée. Car l'éducation, plus que l'instruction, qui est une indispensable transmettrice des savoirs, repose sur la possibilité qu'ont les consciences d'éclorre et de se parler sur un pied d'égalité, dans un mutuel respect. Atteindre à cette maturité relève d'un éveil nécessaire sur soi, le proche, comme sur l'autre, l'ailleurs. Or, ce noble idéal, que le monde globalisé présente comme une évidence en marche, reflète encore d'innombrables disparités. Ces écarts, d'ordres économique, historique, sociologique, scolaire, sont toujours largement empreints de rapports de domination entre pays riches et pays moins avancés, ou, ce qui va souvent de pair, entre nouveaux états et anciennes puissances coloniales continuant d'imposer au monde leurs stratégies propres. De ce retard au développement, que subissent les anciens pays colonisés, l'éducation a la charge d'expliquer les raisons, l'espoir de montrer d'autres voies, le besoin de restaurer une indispensable dignité de soi. L'éducation est ainsi, chez les anciens dominés, comme une forme de résistance à un ordre établi, toujours discutable. Elle affirme que, dans le concert des nations, il n'y a pas de « petits » pays. Mais, manifestement, lorsque certaines cultures se mondialisent plus que d'autres, l'impression des « petits » est bien qu'ils subissent leurs traits invasifs sous des formes très variables qu'ils n'ont pas voulues.

C'est sur ces rapports de domination non consenties, toujours problématiques, que cet ouvrage collectif souhaite apporter son éclairage. Son titre s'inspire du livre de Patrick Chamoiseau, *Écrire en pays dominé* (éd. Gallimard, 1997), dans lequel l'auteur martiniquais médite sur les irrigations successives, imposées, insidieuses d'un ailleurs colonial : « Comment écrire alors que ton imaginaire s'abreuve, du matin jusqu'aux rêves, à des images, des pensées, des valeurs qui ne sont pas les tiennes ? » (Folio, p. 17). Comment ne pas se sentir nié à la racine par l'imprégnation latente et persistante d'un ailleurs qui s'impose subrepticement au quotidien de citoyens sommés malgré eux de l'adopter ? « Toute domination (la silencieuse plus encore) germe et se développe à l'intérieur même de ce qu'on est. Elle neutralise les expressions les plus intimes des peuples dominés. » (*ibid.*, p. 21). Pour Chamoiseau, vivre aux Antilles françaises, c'est continuer à vivre dans une situation néocoloniale où la métropole¹ impose ses modèles culturels et économiques. De même en Haïti, Yanick Lahens - que nous remercions chaleureusement pour sa préface - évoque certains de ses souvenirs d'enfance en constatant que le passé colonial a continué à les informer, ou à les déformer, et ce malgré la liberté tôt acquise par son île en 1804. Toute domination a créé, par sa violence, des situations durablement inextricables où le dominé se ressent encore comme un être dévalorisé.

¹ Le terme est employé par Chamoiseau lui-même, par exemple dans *Écrire en pays dominé*, p. 48 : « C'était l'endroit de la culture, de l'esprit, du vrai, du bien, du juste, du beau. C'était beaucoup plus qu'une Métropole coloniale, c'était une « Mère-Patrie », du sein de laquelle la géographie ignominieuse nous arrachait. » Cette impression de domination de la culture française traverse aussi *Une Enfance créole, Texaco, Bibliothèque des derniers gestes...*

Il en va donc d'un rééquilibrage des cultures, d'une reconnaissance de leur diversité et de leur égale légitimité en vue de rapports plus positifs entre elles. Comme un refrain, la disproportion entre l'autre et le soi, montre la nécessité d'un équilibre nouveau. Dans un monde de plus en plus globalisé, on pourrait s'attendre à ce que cette polyphonie s'entende de mieux en mieux, or, on le voit, c'est à une disparition des langues et des cultures que l'on assiste presque chaque jour au nom d'une uniformisation toujours plus grande. L'éducation à la différence, au courage de son particularisme, est donc absolument de mise. Non pas pour défendre le folklore de traditions ancestrales, mais bien pour donner une chance aux humains de vivre mieux, sans croire que leur existence dépend de la consommation des mêmes biens partout. Les dominés, ayant été niés jusque dans leur chair, font de la défense de ce qu'ils sont la forme principale des résistances culturelles. Transmises de génération en génération, ces résistances sont fréquemment exprimées comme un appel à une plus grande égalité dans le cadre du respect de la diversité. L'avenir de cette terre dépendra moins, dit-on, d'un moyen univoque de production que de la capacité de l'homme à se réinventer pluriel dans son milieu.

Conscients que ces questionnements ne sont pas l'apanage d'une seule discipline, nous avons souhaité croiser le regard de différents chercheurs – historiens, littéraires, anthropologues, juristes, sociologues, géographes – afin d'explorer partiellement ces processus de domination que les peuples colonisés s'étaient vus imposer ou se voient encore imposer. Cette investigation est menée à travers les trois continents entre lesquels s'est instaurée la Traite - l'Afrique, l'Amérique et l'Europe – pour montrer, dans le sillage des bouleversements occasionnés, comment des préjugés, des images faussées se sont élaborés au détriment des peuples conquis, et combien ils alimentent encore souvent nombre de malentendus. La chronologie choisie est aussi celle d'un temps extrêmement long, pouvant prendre sa source dans l'Antiquité et allant jusqu'à nos jours, dans la mesure où les époques les plus reculées nous permettent de relever des constantes, de saisir des évolutions, et donc de confronter l'histoire à elle-même. Parmi les objets d'études, on trouvera ici, bien sûr, des matériaux d'enseignement, des comparaisons de manuels (haïtiens, dominicains) ou de programmes (congolais, belges, français), qui induisent une réflexion sur la pédagogie des anciens dominés, et implicitement sur l'histoire enseignée. Mais, plus encore que ces objets attendus, on relèvera dans les contributions de ce volume d'autres facteurs plus immergés dans la vie quotidienne, et informant le regard porté sur soi et sur le monde, qu'il s'agisse des langues de domination, de représentations cartographiques, de la perception du corps, des orientations vers tel ou tel type de consommation, et plus généralement des manifestes par lesquels les littératures et les formes artistiques, le rap par exemple, orchestrent leur résistance face aux risques d'oubli ou d'absences de remises en cause. Car souvent les dominants ont invoqué le fameux « progrès », ou la nécessité d'« avancer », en se dispensant de dresser le bilan des clivages du passé qui permettrait de repartir sur des bases plus saines.

Dans la première partie, portant sur l'Europe, deux chapitres se consacrent à cette fabrication de l'image du dominant par le vieux continent, à deux moments très différents de son histoire. Franck Collin interroge la notion d'« humanités » qui a prévalu, à l'aube européenne, dans la culture antique, à travers la *paideia* grecque et l'*humanitas* latine, forgeant ce socle commun qui a été véhiculé à travers le Moyen-âge, dans les temps modernes, puis à l'époque contemporaine, où l'on parle désormais de « posthumanisme ». Qu'est-ce à dire que cet « après l'humanisme », sinon qu'il entend dépasser la conception d'un modèle ancien, eurocentré, prétendument universel, qui s'est imposé de force, en toute bonne conscience, celle de la « civilisation », aux régions du monde ? En dégagant les présupposés de cette éducation, ce premier chapitre montre combien sont intriquées les notions de « savoir » et de « pouvoir », et s'interroge sur la viabilité d'un autre modèle d'humanités plurielles. Pour sa part, Stève Puig s'inscrit directement dans les « lieux perdus de la République », à savoir les banlieues, où se concentrent les descendants d'une immigration post-coloniale. Longtemps occultée par les manuels et très peu inscrite dans les politiques culturelles, la banlieue est perçue comme un irréductible résidu de colonie intra-nationale, en fracture avec le reste du territoire². Faire entendre un savoir audible de tous à ce sujet est le fait de la culture urbaine, en particulier du rap, celui, par exemple, de Casey ou de Médine, qui explore une conscience refoulée par les instances nationales. En trouvant une audience

² Blanchard Pascal, 2009, *La fracture coloniale : la société française au prisme de l'héritage colonial*. Paris, La Découverte.

croissante, cette musique ne devrait-elle pas inviter, comme le disait Suzanne Citron³, à dénationaliser l'histoire nationale, et à multiplier les approches transnationales ?

Dans la seconde partie, centrée sur le continent africain, on comprend combien les longues pratiques coloniales ont laissé des séquelles durables, non seulement économiques et sociétales, mais encore sur le regard que l'Africain porte sur lui-même. C'est à une revalorisation de ce regard, par une autre éducation, que nous invitent les différentes études menées. Hippolyte Kilol Mambu, à partir de son expérience au Congo, atteste combien l'enseignement scolaire de l'histoire, en se consacrant majoritairement à l'étude des grandes puissances, continue d'induire dans les consciences l'impossibilité de prendre en main son propre destin, et maintient une situation dominée qui refoule toute estime de soi. À cet état de fait, l'auteur propose une perspective historique tout autre qui refonde la dignité historique de l'Afrique et de ses inventions, laquelle devrait accompagner de nouveaux programmes scolaires mieux centrés sur les réalités africaines. Pour sa part, Patrick Voisin ajoute une dimension antique rappelant que l'Afrique a sans cesse aiguisé des convoitises multiples, et qu'il n'y a pas si loin entre l'Algérie d'Apulée et celle de Kateb Yacine. Ce qui est démontré ici, c'est davantage la capacité des dominés à s'hybrider, à utiliser le métissage culturel comme lieu de résistance, en adoptant une langue – jadis le latin, plus tard le français – devenue un véritable « butin de guerre », qui permit aux Africains à la fois de se hisser vers les plus belles carrières impériales, grâce à la maîtrise de la rhétorique, mais également de préserver et de faire triompher leur africanité en pays romanisé. Le point de vue de Ben Lebdaï atteste à son tour combien les hybridations linguistiques dans l'Afrique contemporaine (français ou anglais) sont une manière de se réapproprier les langues du dominant dans l'écriture littéraire pour faire valoir l'africanité par-delà ses frontières géographiques. Les œuvres de romanciers tels que Ngugi Wa Thiong'O, Okot p'Bitek, Sony Labou Tansi, Alain Mabanckou, Ayi Kwei Armah, Chinua Achebe ou Rachid Boudjedra récupèrent des mythes et des pratiques de l'oralité tout en créant un plurilinguisme postcolonial qui apporte une forme d'universalité positive. Il y a dès lors un nouvel intérêt à inscrire les langues européennes dans les cursus scolaires et universitaires en Afrique puisqu'elles jouent un rôle significatif dans les littératures africaines. Isidore Ndaywel E Nziem met quant à lui en lumière le rôle joué par les produits importés : depuis près de six siècles, de la fin du XV^e siècle à nos jours, les peuples africains au sud du Sahara, consomment des produits d'origines européenne ou nord-américaine. Leur réception s'est d'abord effectuée par les régions côtières, puis s'est répandue à l'intérieur du continent, avant de s'adapter au contexte local. L'attrait qu'ils ont exercé, le goût du nouveau qu'ils inspirent a rendu l'Afrique « colonisable » à souhait. Mais d'anciens modes de vie et de productions locaux, jugés un temps obsolètes, pourraient refaire surface, et montrer leur meilleure adaptation aux réalités locales. Pour clore cette partie, Olivier Le Bond offre une étude originale sur le corps maghrébin, conçu lui aussi comme « un lieu de résistance à la colonisation ». Il rappelle comment le Maghreb a été longtemps la contrée du tourisme sexuel de la part des colons, et, parmi eux, des intellectuels, de Gustave Flaubert à Roland Barthes, et de tant d'autres, qui ont fantasmé le hammam comme un lieu sans tabou. Avec l'avènement de la vidéo, un changement s'opère, que le pornographe Jean-Daniel Cadinot met en scène dans ses films : loin d'être exploité et passif, le corps maghrébin devient actif et « éduqué » de manière inattendue à un tout autre regard, empreint de résistance, ce que le site citébeur.com s'emploie à relayer.

La troisième partie se transporte aux Amériques où les dynamiques coloniales ont exercé leurs tensions tant auprès des populations indigènes que sur les victimes de la Traite transatlantique. Alberto Araújo, Rogerio de Almeida et César Júlio Boarao s'interrogent sur l'héritage des afro-descendants sur les terres du Brésil, et particulièrement celle de l'ethnie des Yoruba, transportée du Nigéria. Dotées d'une excellente technique pour l'extraction du fer, du cuivre et de la coupe du bois, bien avant le contact avec les européens en Afrique subsaharienne, ces communautés ont développé divers objets artistiques, sculptures ou récits oraux, qui opéraient comme des outils de transmission et d'éducation pour les générations successives. La période de l'esclavage au Brésil a entériné avec brutalité la négation de cette culture, et créé l'image péjorative du Noir (comme celle d'ailleurs de l'Indien), comme d'un être lâche et peureux. Les manuels scolaires ont contribué à ce contresens que l'étude véritable des objets et des récits subsistants dément manifestement, de par leur richesse et leur maîtrise. Jean Moomou étudie de son côté la construction de la société des Businenge, descendants des esclaves marrons de la Guyane hollandaise, qui, au cours du XVIII^e siècle, a créé des clans autonomes en marge du monde colonial.

³ Citron Suzanne, 1991, *Le mythe national : l'histoire de France en question*. Paris, Éd. ouvrières.

L'expérience de l'auteur, Businenge lui-même, lui permet de relater au plus près le mode de transmission orale des connaissances. Son travail explore la langue *nengetongo*, sa fabrication autant que ses usages, pour révéler une histoire socio-culturelle des marrons businenge. Dans celle-ci, on retrouve aussi bien des héritages du monde de la plantation esclavagiste que les résistances et les adaptations nécessaires que les marrons leur ont apportées pour satisfaire aux exigences de leur propre société.

Pour terminer ce tour de l'Atlantique, un regard sur les Caraïbes nous permet d'analyser deux situations à l'histoire commune mais aux trajectoires distinctes : Haïti la libre et les Antilles demeurées françaises. Caroline Seveno pointe la partialité avec laquelle les connaissances sur le territoire, notamment cartographiques, ont été élaborées et transmises. Depuis la carte de Juan de la Cosa, datant de 1500, il est entendu que l'Amérique et l'Europe, en miroir l'une de l'autre, distinctes par le choix de couleurs et de contours tout à la faveur du vieux continent, sont antagonistes. Cette opposition ne fera que se confirmer dans l'instruction publique dispensée dans les écoles occidentales, en faveur d'un « mappemonde » éternellement centré sur les anciennes puissances et face auquel les alternatives demeurent compliquées sinon irrecevables. Appréhender et enseigner la géographie dans un territoire portant les stigmates de l'asservissement des populations fait entrer en ligne de compte un jeu d'échelles qu'il faut pour le moins interroger dès lors que l'on se penche sur les Antilles et la Guyane. Datrice Candio conclut cette partie en s'intéressant aux rapports problématiques que nourrissent Haïti et la République Dominicaine, deux pays réunis géographiquement sur la même île d'Hispaniola, mais que les politiques étatiques, marquées dans les programmes scolaires, tendent perpétuellement à opposer. En comparant les manuels scolaires du secondaire en histoire et géographie et la perception de l'Autre haïtien et/ou dominicain, ce travail insiste sur les déficiences et les excès de représentations de son voisin qui sont mises en œuvre, et qui résultent du passé colonial. Ainsi est-on en droit de se demander si, en tel cas, l'éducation ne renonce pas moins à sa tâche de découverte du monde environnant pour s'enfermer dans un rejet obtus de l'altérité immédiate ?

Par-delà le constat émanant des situations étudiées, toutes ces contributions permettent d'évaluer dans quelle mesure les contextes créés par les dominations ont donné lieu à des préjugés, des images faussées, élaborés au détriment des peuples conquis, mais aussi, de la part de ces derniers, à des stratégies de récupération, d'hybridation ou de réappropriation de l'éducation dominante par le dominé, en vertu notamment de dynamiques de transferts telles que Serge Gruzinski a pu les définir pour l'Amérique latine ou Jean-Loup Amselle pour l'Afrique⁴. C'est pourquoi notre champ d'investigation s'intéresse à la question de l'éducation sous sa dimension plurielle et variée, pas uniquement scolaire, mais aussi familiale, institutionnelle, religieuse, socio-politique ou économique. La question en filigrane qui traverse l'ouvrage est de savoir quelles traces ont laissé les faits de domination. Et s'il y a un ou des points communs qui émergent malgré les situations et les temporalités éducatives différentes prises en considération ici.

⁴ S. Gruzinski 1999, *La pensée métisse*, Paris, Fayard ; J-L. Amselle, 1990, *Logiques métisses : anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, Payot.

